

Jacques M. Arnault

# Destinées ou Fatalité

Roman historique





# *Destinées ou fatalité*





Jacques M. Arnault

# Destinées ou fatalité

Roman historique

Éditions EDILIVRE APARIS  
75008 Paris – 2009

[www.edilivre.com](http://www.edilivre.com)

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tel : 01 44 90 91 10 – Fax : 01 53 04 90 76 – mail : [actualites@edilivre.com](mailto:actualites@edilivre.com)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-1124-2

Dépôt légal : Juin 2009

© Edilivre Éditions APARIS, 2009





## Prologue

Hier, aujourd'hui, demain, une trilogie dont le premier terme a marqué notre départ dans la vie ? Pour en parler, bien sûr, chacun peut dire : « C'était hier. »

Personne ne peut choisir la vie qui lui a été donnée comme un cadeau par ses père et mère. Quand bien même serait-elle affectée par des gènes d'une hérédité de mauvais augure pour son développement harmonieux, la vie est marquée, pour tout le monde, du sceau de l'espérance. Un bossu pourra devenir gourmet. Un laideron engendrera de superbes enfants. À sa naissance, l'être humain est un condensé de plusieurs vies.

S'il faut distinguer la vie physique, corporelle, nourrie de nos sens, pour voir, entendre, sentir, toucher, goûter, incluant les organes de locomotion pour se mouvoir et se déplacer, de la vie psychique mobilisant notre cerveau enregistreur de nos sensations et de nos connaissances, l'interdépendance est la règle dans leur développement pour devenir mature. Un nabot qui a un mauvais estomac peut être

doté d'un QI exceptionnel, quand un parfait idiot peut digérer des cailloux.

Un troisième volet peut encore marquer la personnalité de l'être humain, lorsqu'il acquiert une dimension spirituelle pour devenir un véritable acteur de sa vie par l'acquisition des préceptes de la philosophie ou les bases d'une religion respectueuse de ses semblables. Son image est celle d'un mobile en quête permanente de stabilité. L'être humain est sans cesse confronté aux découvertes, aux expérimentations et aux questionnements sur le pourquoi des choses, l'esprit partagé entre ses croyances et ses certitudes, en recherche de vérités fluctuantes pour ne pas choir dans les chausse-trappes des mensonges. Dans son parcours en tous domaines, il a l'esprit partagé entre les traditions perpétuées dans les us et coutumes et les tendances nouvelles qui les affectent au point de les dénaturer. Certains égarés, en perte de repères dans les images du progrès, se fourvoient dans des voies sans issue, conditionnés sous le sigle laxiste de l'excuse latine : « Errare humanum est. »

Quand le trépid est bancal, comment soigner le pied malade ?

Ce n'est pas facile, parce que l'être humain au profil idéal dans ses traits de caractère n'existe pas. Son entité, gouvernée par son intelligence, est dans sa faculté de perception extérieure de la nature des êtres et des choses, et dans tous les registres de sa mémoire brouillonne ou organisée pour une bonne et saine adaptation aux situations et aux événements, par ses sentiments, de la noblesse à la perversion (le cœur à ses raisons et ses phobies), dans sa capacité d'action et de réaction pour décider de faire ou de ne pas faire, dans son cheminement spirituel partagé entre doute et

foi. Son environnement et les évènements, ses rencontres, ses choix de parcours et de réalisations, à l'image de sa vie mouvementée jusqu'à l'éternel repos, marqueront son destin « in aeternam ».

Faire appel aux médecins du corps, du cerveau et de l'âme offre des portes de sortie aux patients et aux impatients de toutes sortes pour les guérir de leurs maladies légères ou aiguës, pour les aider à supporter leurs souffrances, évacuer leurs fantasmes, mieux, pour les conseiller et les aider à se prendre en charge le plus souvent, tout en restant prudent dans les choix des remèdes ou des recours aux idéologues supposés rédempteurs de leurs maux, aux diseuses de bonne aventure, aux effets de mode trompeurs, et à l'astrologie des horoscopes, étonnamment prédictifs lorsque l'exception peut encore confirmer la règle. Mais à qui confier ses malheurs et ses vagues à l'âme ?

Le bilan d'une vie à l'heure de rendre des comptes, à Dieu le père si l'on est croyant, à sa postérité pour l'héritage, à soi-même, n'est pas une mince affaire. Les incrédules se sont volontairement effacés de l'éternité, sans pour autant assurer aux croyants le libre accès au royaume de la félicité. Certains l'ont construite, pas à pas, faisant preuve de caractère et de détermination pour s'assumer dans une communauté, sans ambition démesurée. Ils l'ont transmise naturellement à des enfants dans l'harmonie d'un couple uni et responsable de ses propres choix. D'autres ont été marqués dès leur naissance par leur hérédité, se laissant mener sur les chemins des échecs en série pour succomber, influencés par l'environnement de leur époque.

Une vie ne ressemble à aucune autre, à l'image des portraits figurant dans les albums de famille. Le plus

grand nombre de vies s'achève dans la solitude naturelle, doublement ressentie par la perte du conjoint, d'un enfant ou de plusieurs, victimes délaissées volontairement ou par accident, mais le plus souvent en raison de leur propre caractère égocentrique insupportable.

Certaines nourriront l'histoire d'un pays ou celle des mondes laïcs ou religieux avec leurs noms répertoriés dans les livres des bibliothèques ou dans les dictionnaires, en référence à leurs particularismes et leur notoriété. Ils n'ont pas toujours été des modèles, mais leur présence a marqué leur époque dans des domaines aussi divers que les sciences, les arts, les sports ; ou bien ils se sont distingués sur des champs de bataille, dans des luttes politiques pour exercer un pouvoir ou imposer une idéologie. De la modestie d'une vie terrestre ou de son clinquant, il faut extraire les sans-nom, bâtisseurs de grands monuments, pyramides, architectes de cathédrales et de châteaux dans le souvenir de la tour de Babel ; mais, pour la méditation, retrouver les grandes figures des religions monothéistes avec Confucius, Lao-Tseu, le Bouddha et le Christ accompagné de tous les saints à fêter du calendrier.

Qui se souvient en France de Gorguloff, le meurtrier du président Paul Doumer et de son ministre Barthoux ?

## La patrie éternelle

La patrie est vraiment née le jour où les enfants du pays se sont fait sonner les cloches pour bien marquer les manifestations du temps qui passe, invitant chacun à accomplir ses devoirs, à tout le moins le marquer de haltes pour une réflexion. Pour l'avenir de leur récolte, les paysans, sur leur terroir, en relation directe avec le ciel privé de ses eaux, ne manquaient pas d'avoir une pensée pour lui, sous la forme d'une humble prière. Excellents observateurs, leur mémoire éclairée par les phénomènes climatiques répétitifs, ils n'en étaient pas moins de fins météorologues pour l'époque. Lorsqu'ils étaient déçus de leur espérance ou privés de résultats, en raison de la saison pluvieuse qui se prolongeait ou devenue anormalement sèche, certains d'entre eux n'hésitaient pas à lever le poing en accompagnant leur geste d'un juron sonore. La femme, se trouvant à ses côtés, faisait un large signe de croix pour effacer l'injure de son homme qui osait braver le ciel.

La patrie est encore évoquée par le sacrifice de ses enfants, aux noms répertoriés en lettres d'or sur les monuments aux morts au pied desquels, lors

des grandes manifestations de notre histoire nationale, des gerbes de fleurs sont déposées pour accompagner de petits discours ampoulés devenus traditionnels, suivis d'une minute de silence, entre deux roulements de tambour.

La patrie, c'est aussi le drapeau aux trois couleurs bleu, blanc et rouge, le symbole de la République et le signe de ralliement de nos armées. Il flotte au vent sous l'Arc de triomphe, les grands jours de réunion nationale, pour fêter l'anniversaire des deux dernières guerres mondiales et la prise de la Bastille. Selon certains esprits volontairement ignorants de notre histoire nationale, le 14 juillet 1789 aurait marqué la naissance du monde pour jeter aux oubliettes Vercingétorix, Brunehaut et Frédégonde, l'heureux temps de la construction des cathédrales, jusqu'aux derniers tenants du trône.

La patrie, c'est enfin l'hymne national La Marseillaise composé à Strasbourg sur la demande du maire de la ville par Rouget de l'Isle, pour les armées du Rhin. C'est le thème d'un jour de gloire à célébrer en permanence par tous les enfants de la patrie d'hier, d'aujourd'hui, de demain, dans la suite des générations qui se sont succédé sur le territoire national et se succèderont aussi longtemps que son souvenir perdurera.

C'est ainsi que, sous la semelle de nos souliers citadins d'aujourd'hui, la patrie a laissé son empreinte de la glèbe ancestrale ; dans notre champ visuel, l'image d'un clocher ; dans notre oreille, le tempo des angélus égrenant le glas de son bourdon pour faire part d'une mort au village ou, en contrepoint, le carillon joyeux de la célébration d'une fête religieuse. En ces temps encore proches de nous, pour les gens de l'extérieur, vivant

dans le voisinage d'une église, son clocher était un point de repère sur l'horizon pour engager leurs pas sur la terre et sur les chemins du ciel.

Le peuplement du pays s'était effectué pour la plus grande part dans la descendance des serfs du Moyen Âge, enracinés sur des parcelles de terre fécondées de leur sueur. Ils avaient tracé les sillons avec leurs araires tirés par des bœufs, parfois aidés de leurs femmes tirant le collier à leur place. Elles avaient suivi les voies de l'Évangile : « Croissez et multipliez-vous », faisant ainsi des pauses, juste le temps d'assurer leur descendance. C'est ainsi que la patrie était née de l'attachement viscéral de l'homme à une parcelle de terre pour en tirer sa subsistance et nourrir une famille avant de laisser place à ses descendants. Dans la suite des générations, économe de nature et prévoyant, il avait pu en devenir le propriétaire par des voies normales d'acquisition ou par adjonction au sien de nouveaux patrimoines par le mariage et les héritages. Pour les ruraux, le droit de propriété était celui de la survie assumée dans la liberté.

La royauté au niveau suprême avait agi de même, pour regrouper autour du trône les provinces environnantes, imposant sa suzeraineté sur des vassaux sous la forme d'alliances familiales ou de conquêtes territoriales. Sous le règne de la famille des Capétiens, mille années s'étaient écoulées pour faire grandir la France, avant que ne s'achève son rêve de grandeur dans ses limites naturelles géographiques, pour lui donner la forme hexagonale presque parfaite que nous lui connaissons aujourd'hui.

C'est la paysannerie qui avait fait la France des labourages et des pâturages, chers à Sully, récompensée par le brave roi Henri IV qui avait promis

à ses sujets la poule à mettre au pot tous les dimanches, tandis que, pour rire, il pensait à mettre le plus grand nombre de poulettes dans son lit. L'unité du territoire ne pouvant être manifestement assurée que par l'unification de la langue de ses écrits officiels, le roi François I<sup>er</sup> imposa pour la première fois le français à Villers-Cotterêts, pour faire connaître ses édits dont l'un d'eux, pour mémoire, interdisait le droit de grève. Avec le temps, la langue d'oïl des pays du nord et la langue d'oc des pays du sud s'y confondraient avant d'être fossilisées dans les armoires aux souvenirs de grands-mères du bon vieux temps.

Puis il y avait eu la Révolution française sur l'Ancien Régime, imposant un ordre nouveau à la société, aux accents de la liberté, de l'égalité et de la fraternité, pour ne faire qu'un peuple sans classes. Le tiers-état seul subsisterait, la noblesse éradiquée sous la terreur de Robespierre, en pendant ses aristos à la lanterne, sans réussir aussi bien avec le clergé dont la plupart de ses membres célèbreraient leurs messes dans la clandestinité. La liberté sans frontières et le paganisme développeraient de nouvelles formes de déliquescence des mœurs civiles en délicatesse avec les lois divines.

C'est ainsi que le cher et vieux pays, remodelé, avait alors eu le mérite d'être défendu par la mobilisation de ses habitants, en décrétant « la patrie en danger » pour bouter au-dehors de ses frontières les assaillants venus troubler la « pax romana », lien fédérateur de la loi civile imposée aux clans de nos ancêtres gaulois, sous l'occupation des légions de César.

La patrie venue de loin, pour parfois, dans le laisser-aller, perdre ses marques, est encore source de repères à transmettre aux jeunes générations, selon la règle monastique qui enseigne la sagesse par le travail et la méditation. Son entité se confond dans les racines en référence à notre identité.

C'est dans cet état d'esprit que le plus grand nombre avaient répondu, avec enthousiasme, à l'appel de mobilisation, la fleur au fusil, en août 1914, pour crier sur le quai des gares : « À Berlin, à Berlin ! » La guerre ne durerait que trois mois, dans le bouche-à-oreille des mots, avant que la fureur française ne s'enlise dans les boues des tranchées, lors de la survenue du premier hiver qui ne serait pas tendre.

Cependant il en était allé autrement pour celui qui n'était pas propriétaire d'un lopin de terre ou d'un bien au soleil, n'ayant rien à défendre d'autre que sa vie, sans nul désir de l'exposer, sinon pour le panache. Pour les observateurs du phénomène, pacifistes à tous crins, pourfendeurs des inégalités, le lot commun des groupements humains, elles offriraient un terrain de choix aux politiques de la bonne conscience hypocrite pour organiser la lutte opposant les possédants à ceux qui n'avaient que leurs bras pour travailler et leurs yeux pour pleurer. La sentimentalité exacerbée serait exploitable pour en tirer un avantage personnel, bien rémunéré, dans une représentation électorale. L'idée n'était pas nouvelle. Elle s'avèrerait être, au cours du conflit, un motif de désordre mental pour les plus faibles, dominés par les fortes têtes, ne mesurant pas bien les risques personnels encourus par le désobéissance en temps de guerre. « L'arrière qui devait tenir bon », selon la formule, nourrirait en son sein les promoteurs de

la lutte des classes reconstituées, pour en faire des fonds de commerce socialiste et communiste, en concurrence pour nourrir, dès la paix retrouvée, le bon peuple de France de leurs billevesées.

C'est ainsi que les frères Rousseau s'étaient retrouvés mobilisés dans un régiment de zouaves pour partir en guerre, l'esprit mauvais taraudé par des idées propres à miner le moral des populations, déconcertés par les événements qui s'étaient précipités pour faire taire les pacifistes à tous crins. Leurs excuses étaient de n'avoir pas de parentèle dans les provinces d'Alsace et de Lorraine, aux mains de l'Allemand à la suite de la désastreuse guerre de 1870, perdue à Sedan, qui avait mis fin à l'existence du Troisième Empire.

## **L'histoire de Jean et de Jacques Rousseau**

Émile avait fait sien le couplet de l'air connu : « Buvons un verre, buvons en deux, à la santé des amoureux », repris en chœur par ses amis d'un soir. Rentré à la maison, il s'était, dans la pénombre de la pièce éclairée par la lune, précipité sur une forme allongée, sa belle-fille, brutalement réveillée. Incapable de résister à ses assauts, après avoir reconnu son beau-père puant le vin de ses libations, Hortense s'était contenue, paralysée de surprise, la gorge nouée d'effroi. L'adolescente de seize années, l'affaire faite, s'était levée pour le laisser cuver dans son lit. Hébétée, elle était allée se précipiter dans celui de sa maman, réveillée à son tour en sursaut, pour joindre ses sanglots à ceux de sa fille anéantie.

Ce n'était pas l'instant de protester, parce que le père, quand il avait un peu trop bu, proférait des menaces, sans toutefois aller jusqu'à leur exécution. Pour tout dire, Émile, le mari de Céleste, n'était pas franchement mauvais. Comme beaucoup d'hommes, il avait ses traits de caractère pour le différencier de ses semblables. Le sien était marqué de brusques

accès de colère que Céleste, son épouse, apaisait en prenant ses distances. Le soir, à son coucher, maladroit, il laissait sa femme sur sa faim, pour se faire pardonner une sottise.

Au repas de midi, le lendemain, il avait pris place à table en grognant, avant d'absorber un cachet pour dissiper un mal à la tête carabiné. Hortense s'était détournée de lui lorsqu'il avait voulu l'embrasser sur le front. Faisant comme s'il n'avait pas compris ou voulu comprendre pourquoi, il avait dit d'une voix forte :

– Mademoiselle est de méchante humeur.

Comme il semblait avoir ignoré sa méprise de s'être réveillé, l'esprit brumeux, dans un lit qui n'était pas le sien, sans se poser la moindre question, il avait ajouté :

– Madame devrait être heureuse ?

Ainsi faisait-il allusion à sa prestation qui aurait dû combler Céleste, sa femme, pas très portée sur la chose, honorée à la sauvette.

Lorsqu'ils boivent à la régalaade, les mâles experts aux jeux de l'amour ne manquent jamais de conter leurs exploits. Que de vantardises ! Si les ruelles des alcôves pouvaient échanger quelques propos avec les murs des chambres à coucher, elles diffuseraient aux jeunes générations, rêvant de prouesses, l'enseignement des limites des capacités amoureuses.

Hortense, qui l'avait supporté sur son ventre et ses seins pendant dix minutes, lui soufflant dans la bouche son haleine puant la vinasse, avait fait l'expérience de l'amour physique sous la forme la plus désagréable qui soit. Dès qu'elle avait pu se dégager de son emprise, elle avait sauté hors de son

lit pour rejoindre la chambre de sa mère et se réfugier dans ses bras.

– Ma pauvre petite, qu’allons-nous devenir ?

Déconcertée, mais réagissant rapidement, Céleste n’allait pas prendre sur-le-champ ses hardes, ses cliques et ses claques et celles de sa fille pour chercher, dans un endroit éloigné de leur domicile, un refuge temporaire ; pour y faire quoi ? L’épouse tenait à son foyer boiteux qu’elle avait aménagé comme un refuge à son chagrin, privée de son vrai mari. Partir pour se retrouver à la rue, sans ressources autres que son maigre salaire et celui de sa fille qui aidait la boulangère en échange de quatre sous, serait déraisonnable. En bonne ménagère des ressources du foyer, Céleste avait retenu, dans la morale de la fable, les principes de subsistance pour se découvrir plus fourmi que cigale. Elle en avait tiré la leçon qui lui revenait sur-le-champ en mémoire. En partant avec les économies du foyer, elles ne pourraient subsister jusqu’à la saison nouvelle.

Dans des situations identiques, d’autres femmes comme elle, animées par la rancœur et des idées de vengeance, avaient eu un comportement différent qu’elles avaient amèrement regretté : elles s’étaient alors repenties d’avoir quitté précipitamment le domicile conjugal, se trouvant privées de ressources, n’ayant recours qu’aux expédients pour descendre, pas à pas, l’escalier conduisant aux portes de l’enfer. L’époque n’était pas organisée pour prêter aide et assistance aux déshérités et aux malchanceux. Des enfants se retrouvaient à la rue et devenaient gavroches de ruisseau qui, pour nourrir leur révolte, en voudraient autant à Rousseau qu’à Voltaire. Céleste, sans avoir fait de grandes études, sachant lire

et écrire, avait su voir et écouter, avant de s'exprimer pour dire des choses sensées au deuxième degré de la réflexion. Elle s'en était ouverte à Hortense, déjà prête à suivre sa mère n'importe où.

Il ne pouvait être question pour elle de porter plainte contre Émile, n'ayant pas les moyens de faire face aux frais de justice à engager, au risque de ruiner la maison. Céleste ne souhaitait pas davantage voir son mari sur un banc d'infamie, condamné pour le viol de sa fille, en dépit de sa double souffrance, imaginant le déballage de ce que l'intimité d'une vie de couple comporte en suspicions de petites vérités et gros mensonges à étaler sur la place publique, même à huis clos.

À l'atelier, où elle tirait l'aiguille, les femmes manquaient le plus souvent de délicatesse, tenant des propos de corps de garde lorsqu'il était question d'amours scabreuses à la sauvette, pour se repaître goulûment du malheur de leurs sœurs. Elles les plaignaient à demi, lorsque l'aventure tournait mal, mais elles les jalousaient, entre parenthèses, si elles avaient retiré de leur aventure des avantages pouvant les faire fantasmer. C'était assez étrange, de la part de femmes qui avaient fait le choix de la fidélité, d'éprouver des sentiments aussi proches de la jalousie dans leurs comportements. Assaillie de questions aussi sottes que méchantes, Clémence n'aurait su quoi leur répondre.

Si son mari avait pris suffisamment de plaisir avec sa fille pour lui donner l'envie de recommencer et d'en faire sa maîtresse, elle ne pourrait admettre, mettant en avant sa dignité de mère, de rester sa femme, comme elle l'avait entendu dire de certains milieux pratiquant des amours illicites. Toutes ces

pensées, pêle-mêle, tournaient en rond dans sa tête, sans solution satisfaisante autre que celle de ne pas en faire état et de se taire par précaution avant de voir venir. Hortense l'avait rassurée.

– Mais, maman, je ne tiens pas à prendre ta place qui ne doit pas être drôle tous les jours. Ce soir, je fermerai à clé la porte de ma chambre derrière moi.

Au repas de midi, le lendemain, Émile, la bouche pâteuse, ne s'était souvenu de rien, faisant juste une allusion à sa prestation réalisée comme une prouesse. Il en avait conclu que pour retrouver une femme et bien se comporter avec elle au lit, il suffisait d'avoir la capacité de lever son verre avant qu'il ne vous échappe des mains et avoir assez de lucidité, la dernière gorgée avalée, pour naviguer à l'estime sur le chemin du retour à la maison. On quittait la compagnie du dieu Bacchus des libations pour se rendre joyeux chez Éros, le dieu de l'amour.

Émile n'était pas encore un grand buveur, si ce n'est dans les occasions exceptionnelles, quand il se laissait aller, avec ses copains de l'imprimerie, non dans la débauche, mais juste pour rompre avec la routine et parler politique.

On avait ainsi évoqué l'aventure de la Commune, qui avait tourné court et fait dialoguer Victor Hugo avec Louise Michel. Le premier pour avoir écrit *Les misérables* bien calé dans son fauteuil, la seconde pour s'être exposée sur des barricades, à la suite de quoi ils s'étaient retrouvés partageant les mêmes convictions pour faire l'amour et en débattre dans un lit. Victor avait fait de Jean Valjean un personnage de fiction qui avait connu le bain sur le papier, lorsque Louise Michel en avait fait l'expérience sur les barricades,

naturelle révoltée contre les injustices de notre monde initiées par celui qui gouvernait. Hugo avait fait un diagnostic critique de la société française de son temps, choqué par l'opulence côtoyant l'extrême misère, la disproportion des fortunes édifiées en arrière-plan des mentalités héritées de la Révolution française pouvant conduire le peuple à de nouvelles révoltes. Les locomotives du progrès laissaient sur le quai trop de monde, à la veille pourtant de définir cette fin de siècle comme la « Belle Époque », et son symbole, la tour Eiffel, qui serait construite pour faire pendant au phare d'Alexandrie, une des sept merveilles du monde.

La typographie se trouvait être au premier rang de la subversion en imprimant des pamphlets, des libelles. Ses ouvriers, concevant les mises en pages des propos dont ils nourrissaient leurs esprits revendicatifs, en initieraient la tradition encore suivie de nos jours. Ce soir-là, ils avaient retrouvés dans l'esprit du vin, les remèdes propres à soigner leurs désillusions pour faire naître des idées, au nombre desquelles l'amour fait à une femme pouvait avoir une large place dans les préoccupations de chacun.

Céleste, après avoir enterré son premier mari, mort accidentellement aux prises avec un cheval emballé, le mors aux dents (il était passé sous les roues d'un fiacre abritant les amours enflammées d'une dame Arthur), avait épousé Émile, l'ami du couple, qui s'était fait fort de la consoler en lui offrant le gîte, le couvert et le reste.

Si elle avait accepté de trahir sa passion de jeune fiancée, c'était pour ne pas connaître, après un grand deuil, l'indigence promise aux femmes privées de ressources. En échange d'une qualité de vie rendue

plus facile, elle s'était sentie redevable envers l'homme qui s'était vanté de l'avoir épousée pour rendre service (sic) à son meilleur copain, mort dans un accident, et d'avoir adopté sa fille qu'il n'avait pu connaître avant de disparaître.

En reconnaissance de ces mérites hautement clamés sans discrétion, Céleste, refroidie, avait accepté de se rendre aux exigences de son nouveau mari, non tenue de le gaver de plaisirs, sans retenue de sa part. Elle avait envisagé le quitter, après six mois de vie commune, mais déjà une routine s'était installée dans son existence pour le meilleur et le pire, à parts égales, la dissuadant de se perdre en vaines recherches d'un possible troisième mari.

– Nous vivons, lui et moi, dans une maison de tolérance, disait-elle parfois.

Lui, fidèle à l'amitié (il avait pris la place du mort), avait accompli une bonne action dont lui serait reconnaissant le ciel auquel il ne croyait pas.

Le veuvage est une chose horrible lorsqu'il n'arrive pas à point nommé, comme une libération pour certains, déliés les liens du mariage par un heureux coup du sort. Céleste avait continué à vivre, aux côtés de son mari disparu, une sorte de rêve de jeune épousée, et cela durait depuis dix-sept années, accouchant de sa fille Hortense à chacun de ses anniversaires.

Émile, dans l'exercice de son métier d'imprimeur, avait contracté, au fil des années, la maladie du plomb, le saturnisme, par intoxication chronique qui l'avait affecté durablement au cours de sa carrière, lui rendant parfois l'humeur désagréable à table comme au lit.

En dépit de ses tristesses, Céleste, sauvée sous un toit l'abritant des intempéries, était restée d'humeur joyeuse pour élever, un diapason au-dessus du sien, la musique de sa vie, partageant avec Hortense la liesse de leurs jours fastes, en l'absence du maître de maison, retenu par son travail.

La jeune fille avait épousé les sentiments de sa maman envers son père nourricier, cultivant à son égard une indifférence polie. Depuis l'incident vécu qui lui avait appris, en dix minutes, les secrets du mariage, elle ne pouvait plus le regarder en face, imaginant, pour la plaindre, ce que devait subir sa mère depuis son veuvage. Elle avait à son égard redoublé d'affection pour ne plus voir en elle une mère, mais une grande sœur, pour se laisser aller à de plus larges confidences lorsque les secrets d'alcôve sont à demi partagés.

Aucune des deux femmes ne s'était allée à imaginer qu'Hortense, dans le mois qui suivrait, pourrait se retrouver enceinte des œuvres de son beau-père. Depuis, Émile, sous surveillance, n'avait eu de velléités d'approcher Hortense par des gestes ou des paroles pouvant laisser supposer l'envie sous-jacente de renouer avec l'aventure.

Quelle était la part de vérité de cette attitude bizarre qui n'avait pas laissé de traces dans sa mémoire fortement alcoolisée ce soir-là ? Céleste n'avait rien remarqué d'anormal dans son comportement, sans être plus sollicitée que par le passé pour s'en arranger, ses ardeurs juvéniles de la nuit s'étant depuis longtemps éteintes. Hortense, après l'épreuve d'initiation forcée, pas même imaginée, avait eu pour résultat de la rendre circonspecte sur les plaisirs de l'amour détaillés par

ses petites amies débordantes de crédulité. En cette fin de siècle, ils ne pouvaient s'épanouir pour la majorité des jeunes filles que dans le mariage, un objectif sérieux dans la recherche d'un mari ayant bonne mine et un métier ou carrément un portefeuille bien garni.

L'amour et l'argent étaient supposés faire de bons ménages, ce qui n'était vrai qu'une fois sur deux, comme toutes les vérités censées répondre aux questions les plus pertinentes comme aux plus saugrenues.

La crainte subite de se découvrir enceinte s'étant faite au fil des jours plus précise : après un premier haut-le-cœur, il devenait urgent d'aviser, mais pour faire quoi ? D'abord, consulter un médecin, aux fins d'apprendre ce qu'elle découvrirait naturellement, ne semblait pas être une bonne démarche à entreprendre pour rencontrer dans la salle d'attente du praticien une ou deux mauvaises langues.

Les deux femmes se retrouvaient dans la même situation évoquée au lendemain du méfait du père, peut-être finalement honteux d'avoir abusé d'une petite fille qu'il avait élevée mais qui avait grandi, devenant nubile et désirable. S'il était conscient d'avoir commis un acte abominable, il devait s'en trouver d'autant plus malheureux qu'il ne pouvait avouer une faute pouvant avoir les lourdes conséquences qu'il convenait de lui apprendre au plus tôt.

À l'heure de dîner, avant qu'il ne franchisse le pas de la porte, Hortense demandait à sa maman :

– Tu lui dis ?

– Je dois réfléchir encore ; non que je le craigne vraiment, mais, s'il devait le prendre mal,

nous aurions à nous défendre s'il se mettait en colère. S'il osait me frapper ou te donner un coup, je me sentirais capable de le tuer.

– C'est un peu ce qui me retient. Je pourrais en faire tout autant. Mieux vaudrait de ne pas en arriver à cette redoutable extrémité de légitime défense. Notre situation présente ne s'en trouverait pas améliorée pour autant. Pour tout dire, ce serait épouvantable d'avoir affaire à la police pour nous justifier. Et puis après ?

C'était des paroles en l'air. Le statu quo s'imposerait encore ce soir-là.

Quelques journées moroses s'étaient écoulées dans le train-train habituel, lorsqu'Émile, de retour à la maison, énonça d'une voix forte :

– Que se passe-t-il ici, que je ne sache pas tout à fait ? Tu as un problème, Hortense, avec ce gamin qui te court après ?

Quel gamin ? Hortense ne connaissait aucun proche pour la tourmenter davantage que les conséquences de ce qu'elle avait subi de la part d'un beau-père, friand de petites histoires corsées qu'il rapportait de l'atelier pour épater ses deux femmes.

Alors, au lieu que ce soit sa maman qui prenne la parole, c'est elle qui se planta devant lui, les mains sur les hanches, pour la devancer :

– Mon cher papa, que dirais-tu d'un de tes amis qui aurait abusé de sa fille un soir, à la va-vite, après avoir bu au point de ne se souvenir de rien.

C'était bien la première fois qu'Hortense employait le mot « cher » à son adresse, l'obligeant à tendre l'oreille et le laissant interdit. Céleste s'était à son tour postée devant lui pour ajouter :

– Ce n'est pas une histoire drôle dont on peut rire facilement, lorsque son auteur l'entend pour la première fois, après l'avoir imaginée sans en mesurer les suites. Cette histoire vécue est la tienne, Émile. N'as-tu pas honte de ce forfait ?

Émile, pris de court, s'apprêtait à riposter, lorsque lui revinrent en mémoire les paroles d'un titi, proche de lui à l'atelier, qui lui avait glissé à l'oreille :

– Je m'occuperais bien de ta fille, au point de vouloir la marier, pour ses avantages en nature.

Ces paroles anodines s'étaient perdues dans le dernier verre levé à la santé des amoureux, avec peut-être Hortense en ligne de mire. Et puis, plus rien.

– Tu ne réponds pas, s'était enhardie Céleste, le moment passé au stade de la colère subite qui fait enrager le coléreux dans son comportement agressif d'ordinaire.

Émile, abasourdi, en était parvenu au stade de la réflexion primaire pour s'en défendre mollement :

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire idiote, montée contre moi, par vous deux ?

Il ne savait que dire en découvrant chez sa fille un trait de caractère nouveau qu'il ne lui connaissait pas.

– Ce qui m'est reproché date de quand ?

– De ta dernière sortie avec tes copains d'atelier pour fêter je ne sais quel saint de la bouteille. À ton retour à la maison, tu es rentré chez Hortense qui dormait à poings fermés et puis... Effrayée de te découvrir dans son lit avant de s'évanouir, elle n'avait pu s'échapper sous ton emprise. Elle m'a alors rejoint en pleurant :

– « Maman, Émile m'a violée... » Tu devrais au moins te souvenir de t'être levé le dimanche matin

dans la chambre d'Hortense et non dans la nôtre, si tu avais retrouvé tes esprits. Pour être précise, tu y avais bien fait allusion, le lendemain, dans le style d'un propos d'ivrogne à mon adresse, dont j'aurais pu sourire si l'instant vécu ne m'était pas apparu aussi dramatique.

Émile, de plus en plus abasourdi, bégayait :

– Ce n'est pas possible, au fur et à mesure que lui revenait en mémoire, titubant, son intention de vouloir vivre avec sa femme des instants de jeune marié à l'exercice.

– Ne me dis pas, Émile, que tu voulais me souhaiter, à ta manière, un anniversaire de mariage.

On se trouvait dans une situation de vaudeville, à la veille de se muer en drame.

– Alors, pourquoi avoir attendu ce soir pour me raconter ton histoire à laquelle je ne crois pas ?

– Tout simplement parce qu'Hortense est enceinte de toi, que nous n'avons pas voulu le crier sur les toits, et que j'ai dissuadé notre fille de porter plainte, pour nous éviter à tous beaucoup d'ennuis. Je dis nous, parce que, toi et moi, sommes à la croisée de chemins à prendre, avec pour objectif premier de ne pas saccager davantage la jeunesse d'Hortense que tu soumetts à dure épreuve.

– Qu'est-ce que je peux faire ? Attendre pour voir venir ?

– Pour découvrir que tu seras bientôt à la fois grand-père et père du même enfant, en réalité sans vrai père, compromettant le futur de la vie d'Hortense devenue une fille-mère d'un enfant né de père inconnu ? Elle mérite, selon moi, sa maman, un